III. L'éthique de la vie et de la joie

A. L'éthique de Spinoza

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

Le premier, Spinoza a rompu avec nombre d'éléments de la morale chrétienne pour constituer une éthique *affirmative*, une éthique de la vie, de la puissance et du bonheur. Pour Spinoza, chaque chose s'efforce de persévérer dans son être (*Ethique*, III, 6) et cet effort ou désir (*conatus*) est l'essence de chaque chose (*Ethique*, III, 7). Par conséquent, il serait absolument vain et absurde de tenter de réprimer ce désir, comme y invite la morale chrétienne : ce serait nier la vie elle-même, donc la Nature, donc Dieu (Spinoza est panthéiste : pour lui, Dieu s'identifie à la Nature, c'est-à-dire au Tout). Au contraire, l'éthique ne peut que consister à développer et appuyer ce désir par la raison.

Ce désir consiste à se conserver en recherchant ce qui nous est utile (l'utile propre). L'éthique consiste tout simplement à mettre la raison au service de cette recherche de ce qui nous est utile. Comme pour l'utilitarisme, la recherche de notre intérêt bien compris est le but de l'éthique, et cet intérêt *bien compris* n'est pas contradictoire avec celui des autres (*Ethique*, IV, 35 ; cf. votre manuel, p. 477). Cet intérêt bien compris conduit même à s'associer, à constituer une société et un Etat, et à obéir à la loi qui en découle, car elle vise l'intérêt commun. Si les hommes étaient mus par la raison, ils obéiraient donc à la loi civile et à la loi morale (pourvu que ces lois soient raisonnables).

Ce désir vise à conserver notre être, c'est-à-dire à accroître notre puissance. L'homme est, comme toute chose, une affection du Tout (l'homme est au Tout ce que la vague est à l'océan) qui est affectée par les choses qu'elle rencontre. Certaines de ces affections, ou modifications, font varier notre puissance : on parle alors d'*affects*. Par exemple, si un poisson rencontre une pomme, cela lui est indifférent, cela ne fait pas varier sa puissance : c'est donc une affection et non un affect. Mais si je mange un champignon comestible, cela me donne des forces, cela accroît ma puissance : cette affection de mon corps est donc aussi un affect.

Les affects se divisent en deux catégories. Si notre puissance augmente, nous ressentons une sensation agréable : c'est un affect de joie, une passion joyeuse. La joie, l'amour, le plaisir sont de tels affects. Si au contraire ma puissance est diminuée, c'est une passion triste. La tristesse, la souffrance, la douleur, la pitié, sont des passions tristes.

L'éthique de Spinoza recommande sans la moindre hésitation de fuir les passions tristes et de rechercher les passions joyeuses. En ce sens, Spinoza s'oppose à tout un pan de la morale chrétienne, qui valorise au contraire les passions tristes (souffrance, pitié, humiliation, etc.) et la négation de soi. Ainsi, Spinoza affirme explicitement que ni la pitié (*Ethique*, IV, 50), ni l'humilité (*Ethique*, IV, 53), ni le repentir (*Ethique*, IV, 54) ni le mépris de soi (*Ethique*, IV, 48 et 56) ne sont des vertus.

Le devoir, chez Spinoza, ne consiste donc pas du tout à nier son propre intérêt au profit de celui d'autrui, mais uniquement à bien comprendre quel est notre propre intérêt et à se mettre à son service. Ce faisant, nous nous mettons automatiquement au service d'autrui, car les intérêts des hommes s'accordent.

Spinoza se rattache néanmoins à la tradition chrétienne sur un point : son éthique accorde une place prépondérante à l'amour. L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure (*Ethique*, III, 13, scolie), c'est-à-dire une augmentation de notre puissance accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. L'amour de Dieu (c'est-à-dire du monde) est la clé de l'éthique : c'est cet affect qui nous permet d'atteindre une félicité absolue et éternelle (*Ethique*, V, 36, scolie). De plus, l'homme raisonnable s'efforce de compenser les affects tristes qu'un autre a envers lui – haine, colère, mépris, etc. – par l'amour. Car les affects de haine sont mauvais, et seul l'amour peut détruire la haine (*Ethique*, IV, 46).

En un mot : Spinoza valorise les affects de joie ; c'est pourquoi il rejette toutes les passions tristes érigées en vertus par le christianisme mais retient l'amour.

B. La philosophie de la morale de Nietzsche

Nietzsche est, avec Kant, *le* grand philosophe de la morale. Son éthique se situe dans l'esprit de celle de Spinoza, mais il la dépasse sur de nombreux points.

1. La vie, source de toute valeur

La vie est la source de toute valeur. En effet, il n'existe pas d'arrière-monde, de transcendance, de Dieu, à partir duquel on pourrait juger le monde et la vie. L'homme seul est source des valeurs, créateur des valeurs. Par conséquent, il est tout à fait paradoxal de condamner ce monde, le corps ou la vie, comme le fait la morale chrétienne. Car c'est notre corps lui-même qui juge, qui crée les valeurs au nom desquelles on le condamne !

> Je veux dire leur fait à ceux qui méprisent le corps. Leur mépris est la substance de leur respect. Qu'est-ce donc qui a créé estime et mépris, valeur et vouloir ? (…)
> Jusque dans votre folie et dans votre mépris, contempteurs[18] du corps, vous servez votre Soi. Je vous le dis, c'est votre Soi qui veut mourir et se détourne de la vie.
> Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Des contempteurs du corps

Pour le dire en un mot : la vie, étant la source des valeurs, ne peut être elle-même évaluée. On retrouve la même idée chez Montaigne[19], que Nietzsche appréciait beaucoup, et dans la formule d'André Malraux reprise par Alain Souchon : « la vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie ». De la même manière, le mètre-étalon (c'est une barre métallique conservée à Paris et qui définit le mètre : un mètre, c'est, par définition, la longueur de cette barre à une température donnée) ne peut pas être lui-même mesuré, car on ne peut pas le comparer à lui-même. On peut dire à la rigueur qu'il mesure un mètre, mais c'est en un sens très différent que quand on le dit d'une autre chose : car c'est *par définition* qu'il mesure un mètre.

2. L'évaluation des valeurs

La vie permet en revanche d'évaluer toute chose. Nietzsche évalue l'art (le Beau), la connaissance (le Vrai), et même la morale (le Bien), à partir du critère de la vie. C'est-à-dire que la vie permet de tout évaluer, y compris les valeurs elles-mêmes.

Nietzsche se lance donc dans l'étude des morales et des religions et les juge à l'aune du critère suprême qu'est la vie, ou plus exactement la ***santé***, la force. Or toutes les morales défendues jusqu'à présent ont consisté à nier la vie. L'exemple type d'une telle morale négatrice de la vie est la morale chrétienne, qui se prolonge en Europe sous forme de socialisme, d'anarchisme, de bouddhisme, de libéralisme, etc. La morale chrétienne invente tout un « arrière-monde » fictif (le ciel) au nom duquel elle réprime durement la vie. L'éloge de la souffrance et du sacrifice de soi, la condamnation de l'égoïsme, la répression de la sexualité et du plaisir, la valorisation des passions tristes, tout dans le christianisme vise à réprimer la santé et la vie. Nietzsche voit dans ces morales l'expression du ***nihilisme***, c'est-à-

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

[18] Ceux qui méprisent.

[19] « Et l'opinion qui desdaigne notre vie, elle est ridicule : Car en fin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir ; c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr et desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit et s'empesche en soy : celuy qui desire d'estre faict d'un homme ange, il ne faict rien pour luy : Il n'en vaudroit de rien mieux, car n'estant plus, qui se resjouyra et ressentira de cet amendement pour luy ? » (Montaigne, *Essais*, II, 3)

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

dire la tendance de la vie à se nier elle-même. Un tel paradoxe est possible car l'homme préfère encore vouloir le néant plutôt que ne rien vouloir (*Généalogie de la morale*, III, § 28).

3. La généalogie de la morale : morale des forts et morale des faibles

Nietzsche distingue une *morale des faibles* et une *morale des forts*. Les forts, les dominants, les aristocrates, ont d'abord inventé les valeurs et la morale. Est bon, selon cette morale, ce qui est noble, digne, élevé, loyal, etc. Mais les esclaves et les faibles ont fini par se révolter et par mettre en place la morale chrétienne, dont les valeurs sont définies *négativement*, en *réaction* à la force. Le bien n'est pas premier, il est défini négativement : est bon tout ce qui *n'est pas mauvais*, ou plutôt tout ce qui n'est pas méchant. (En effet, l'opposition bon/mauvais est propre à la morale des forts, tandis que l'opposition bon/méchant caractérise la morale des faibles.) Est bon tout ce qui se sacrifie soi-même : le pauvre, l'homme altruiste, inoffensif, tel est l'idéal du christianisme.

> En parcourant les nombreuses morales raffinées ou grossières qui ont régné ou règnent encore sur la terre, j'ai vu que certains traits revenaient régulièrement ensemble et se liaient les uns aux autres, de sorte qu'à la fin deux types fondamentaux se révélèrent à mes yeux et que je découvris une différence fondamentale. Il existe une *morale des maîtres* et une *morale des esclaves* ; j'ajoute tout de suite que toutes les civilisations supérieures et composites ont tenté de concilier ces deux morales, que plus souvent encore elles se mélangent sans s'accorder, qu'elles coexistent même quelquefois à l'intérieur d'un même individu et d'une même âme. Ces critères moraux différents sont nés soit au sein d'une classe dominante, consciente et satisfaite de ce qui la distinguait de la classe dominée, soit parmi les sujets, les esclaves et les subalternes de tout rang. Dans le premier cas, quand les maîtres déterminent la notion du « bien », ce sont les sentiments de fierté et de supériorité qui sont ressentis comme distinctifs et qui fondent la hiérarchie. (…) L'humanité aristocratique sent qu'elle détermine les valeurs, elle n'a pas besoin d'approbation, elle juge que ce qui lui nuit est nuisible en soi, elle sait que c'est elle qui confère de la dignité aux choses, elle est *créatrice de valeurs*. Elle honore tout ce qu'elle trouve en soi : une telle morale est une glorification de soi. Elle met au premier plan le sentiment de la plénitude, de la puissance qui veut déborder, le bonheur de connaître une forte tension, la conscience d'une richesse qui voudrait donner et prodiguer : l'aristocrate secourt lui aussi le malheureux, non pas ou presque pas par compassion, mais par l'effet d'un besoin qui naît de la surabondance de sa force. (…) Les êtres aristocratiques et courageux qui pensent de la sorte sont très éloignés de la morale qui voit dans la compassion ou dans l'altruisme ou dans le désintéressement le signe distinctif du sentiment moral. (…) Supposons que les êtres brimés, opprimés, souffrants, dépendants, incertains d'eux-mêmes et fatigués se mettent à proposer une morale : quel sera le caractère commun de leurs appréciations morales ? Ils exprimeront probablement une défiance pleine de pessimisme à l'endroit de la condition humaine, peut-être condamneront-ils l'homme et la condition humaine tout ensemble. Le regard de l'esclave est défavorable aux vertus du puissant (…). En revanche, il préconisera et mettra en lumière les qualités qui servent à alléger l'existence de ceux qui souffrent : il honorera la pitié, l'esprit de serviabilité et d'altruisme, l'affection, la patience, l'empressement, l'humilité, l'amabilité, car ce sont là les qualités les plus utiles, et à peu près les seuls remèdes pour supporter le poids de l'existence. La morale des esclaves est essentiellement une morale utilitaire.
>
> Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 260

Ces deux morales correspondent, au fond, à deux types de valeurs. D'un côté la valeur non morale : la valeur de la nourriture, du soleil, de la santé. Est bon ce qui favorise la vie. De l'autre la valeur morale : celle-ci ne concerne que les êtres moraux, c'est-à-dire les hommes, et consiste généralement à prendre en compte les intérêts d'autrui. La morale est essentiellement hétérogène, car elle tient compte de ces deux types de valeurs. On retrouve ici l'opposition entre morale du devoir et morale des conséquences. On retrouve aussi le dilemme entre efficacité et justice : faut-il, par exemple, rémunérer un travailleur en fonction de ses efforts ou en fonction de son efficacité ? Faut-il le payer à l'heure ou au rendement ? Nous

sommes partagés entre une logique humaine et une logique naturelle, entre la bonté (morale) et le bon (non moral).

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

4. Par-delà bien et mal

a. La sagesse tragique

Si l'on ajoute à cela l'idée que la morale repose sur l'erreur et le mensonge – elle suppose la croyance au libre arbitre et à la responsabilité, au désintérêt et à l'altruisme, qui sont autant de fictions humaines –, on comprendra sans mal que Nietzsche propose finalement de rejeter cette morale des esclaves et invite à se placer « par-delà bien et mal ». Une telle attitude est ce que Nietzsche appelle la ***sagesse tragique***. Le monde est plein de souffrance, d'injustice et de cruauté.[20] L'histoire est absurde et chaotique. Aucune justice divine ne viendra racheter ni « sauver » tout cela. Pourtant, au lieu de s'en affliger, de juger, de condamner, de vouloir améliorer l'humanité, le philosophe tragique se contentera de contempler ce monde, de l'accepter (c'est ce que Nietzsche appelle le « grand oui », la grande affirmation du monde) et même d'y prendre plaisir, exactement comme on prend plaisir aux tragédies jouées sur scène. Se réjouir de ce spectacle désolant : il faut une force véritablement dionysiaque[21] pour en être capable. Le philosophe tragique sera un philosophe *dionysiaque*.

b. L'éternel retour

L'idée de l'éternel retour est l'idée que ce monde plein de mal et d'absurdité reviendra éternellement. Cette idée réconcilie devenir et éternité, et surtout elle permet de mesurer la force d'un esprit : le véritable *immoraliste*, le véritable philosophe dionysiaque sera celui qui est capable de supporter cette pensée, de *vouloir* l'éternel retour. La contemplation joyeuse du monde cruel et tragique culmine dans la pensée de l'éternel retour.

c. Le surhomme

Nietzsche appelle *Surhomme* (*Übermensch*) cet homme à venir qui aura dépassé la morale. Tout homme, jusqu'à présent, est resté sous le ciel de la morale. Tous les philosophes jusqu'alors étaient même au service de cette morale. Être par-delà bien et mal, c'est donc être au-delà de ce qui s'est appelé « humain » jusqu'à présent. Le Surhomme sera aussi le premier homme *honnête*, après des millénaires de morale fondée sur le mensonge.

5. Nietzsche et le nazisme

La philosophie de Nietzsche, constituée à la fin du XIX^{e} siècle, a été récupérée par les mouvements fascistes et nazis qui avaient pour idéal l'avènement de l'*homme nouveau*, dans lequel on pourrait voir un genre de surhomme nietzschéen. La plupart des philosophes s'empressent de défendre la pensée nietzschéenne contre cette récupération sulfureuse, et récusent[22] toute ambivalence dans la philosophie de Nietzsche. Il me semble au contraire que cette ambiguïté est tout à fait présente. Il n'est pas évident de savoir ce que Nietzsche aurait pensé du nazisme, d'autant plus que ce mouvement, à l'origine, se présentait comme un mouvement révolutionnaire offrant une alternative au libéralisme matérialiste occidental aussi

[20] Si vous en doutez, souvenez-vous de la formule de Schopenhauer : le monde peut paraître beau, avec ses montagnes, forêts, animaux ; mais le monde n'est pas un panorama : c'est une toute autre chose de *voir* ces créatures et d'*être* ces créatures, qui passent leur vie à souffrir et à s'entrebouffer, si bien que chacune est le tombeau vivant de mille autres. Cf. cours sur le bonheur, annexe.

[21] De Dionysos, dieu grec du vin, de l'ivresse et de la musique, dont Nietzsche fait un idéal philosophique et esthétique composé de force et de légèreté : l'homme dionysiaque est celui qui est assez fort pour se réjouir de la destruction. En art, le dionysiaque s'oppose à l'apollinien, qui représente l'ordre et l'équilibre de l'œuvre d'art.

[22] Rejettent, écartent, refusent.

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

bien qu'au communisme russe, et a pu séduire certains jeunes enthousiastes, au moins dans un premier temps.[23]

La question est de savoir ce que Nietzsche entend exactement par ses idées de surhomme, de « grande politique » et de domination. Je ne pense pas que l'on puisse exclure de l'idée de nietzschéenne de domination les dimensions politique, économique et sociale qu'il mentionne explicitement, quoique de manière imprécise. En ce sens, il reste politiquement incorrect et dangereux, comme il s'en vante lui-même. En revanche, on peut insister sur le caractère intellectuel et sublimé de cette domination et de cette puissance. Les exemples de surhomme que donne Nietzsche sont de grands esprits comme Shakespeare et Goethe – peu de rapport, donc, avec un Mussolini ou avec l'Aryen imaginé par Hitler.

[23] Pensez au futurisme, mouvement artistique né en Italie en 1909 autour de Marinetti et qui exalte le monde moderne, les machines, la vitesse, la violence et la guerre.